

PAYSSAN CONSULTING

**Étude sur les perceptions du changement climatique
en Polynésie française – DPE**

Rapport de terrain n°5

Nuku-Hiva



Juin – 2026



Photographie 1 : Baie d'Anaho – Nuku-Hiva Janvier 2026
@Photo de l'auteur

Note :

Ce rapport est à destination de la Direction Polynésienne de l'Énergie. Il a entièrement été rédigé par Alexi Payssan, consultant anthropologue en charge de la réalisation de l'étude. L'ensemble des personnes est anonymiséⁱ, les prénoms utilisés dans ce rapport sont des aliasⁱⁱ. Certaines informations, dans les citations d'entretien, du type « secrets de famille » ont été volontairement rendues vagues ou censurées pour les préserver.

Les mots isolés entre guillemets français (« ») sont des termes émiques (locaux) réemployés (sauf indication) et n'ayant pas d'auteur rattaché.

ⁱLes personnes ayant un poste unique facilement identifiable (e.g. Maire de commune) ont eu le choix d'être anonymisées partiellement, intégralement ou non.

ⁱⁱ Les alias ont été choisis pour refléter au minimum le genre, la catégorie d'âge et l'origine culturelle du prénom. À notre connaissance, il n'existe pas d'étude sociologique portant sur le rapport entre prénoms et catégories sociales en Polynésie française, les choix effectués ne prétendent donc pas refléter des catégories socioprofessionnelles au sens des nomenclatures classiques.

Table des matières

Introduction.....	4
Méthodologie et présentation des limites	5
Données quantitatives et indicatives.....	5
Limites du terrain	5
1- Mobilisation des savoirs locaux	6
2- Perception corporelle du changement climatique.....	12
3- Confusion entre les sources et impacts du changement climatique et ceux liés à d'autres sources de pressions, environnementales ou non.....	15
4- Sentiment de perte de conditions environnementales passées et idéalisées, et de nostalgie environnementale.....	18
5- Vision pessimiste de l'avenir qui induit un certain défaitisme vis-à-vis de l'action	21
6- Confiance envers les savoirs/discours scientifiques et politique.....	24
7- Utilisation des nouveaux médias numériques	29
Conclusion	32
Synthèse des recommandations à la DPE.....	33
Court terme – directement actionnable.....	33
Moyen terme – partenariats à construire.....	33
Long terme – travail de fond sur le cadrage	34
Bibliographie :.....	35

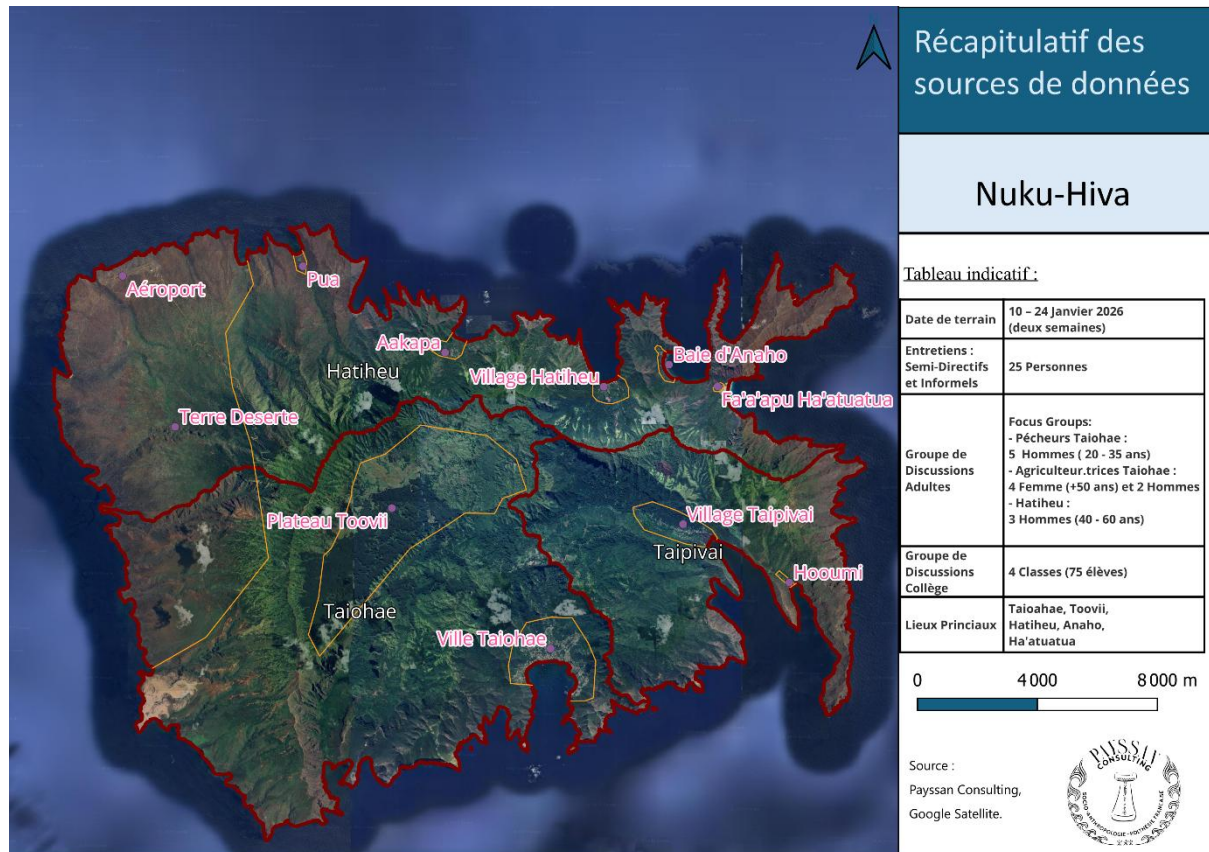
Introduction

Nuku-Hiva est une île haute d'origine volcanique de l'archipel des Marquises, située à environ 1 400 km au nord-est de Tahiti. Plus grande île de l'archipel, elle compte 3 025 habitant·es (ISPF, recensement 2022), très majoritairement concentré·es dans la baie de Taiohae, chef-lieu administratif, le reste de la population étant réparti dans plusieurs vallées et baies (Taipivai, Hatiheu, Aakapa, Hakau). Son économie repose principalement sur l'agriculture (élevage bovin et porcin, arboriculture fruitière), la pêche, ainsi que sur l'artisanat, en particulier la sculpture sur bois et le tatouage, qui constituent des marqueurs identitaires forts. L'île accueille par ailleurs une scierie récemment rouverte, qui exploite la forêt de pins (*Pinus*) plantée il y a une quarantaine d'années. L'île se caractérise par une importante diversité écologique interne, avec des versants au vent humides, le plateau d'altitude de Toovii, et la zone sous le vent de Terre Déserte, marquée par la sécheresse. Nuku-Hiva est reliée à Tahiti par une liaison aérienne, ainsi que par une desserte maritime, et fait l'objet d'un projet de désenclavement plus large porté par la perspective de la construction d'un aéroport international. L'affluence touristique serait grandissante d'après les personnes rencontrées, qui rapportent une démultiplication des hébergements touristiques (pensions de famille), des agences de location de véhicules et d'une présence soutenue de voiliers et bateaux étrangers³ dans les différentes baies.

³ Autres que ceux des habitant·es

Méthodologie et présentation des limites

Données quantitatives et indicatives



Limites du terrain

À Nuku-Hiva, deux semaines de terrain ont été menées afin de couvrir au mieux les principaux lieux d'habitation. Le terrain s'est essentiellement déroulé à Taiohae, puis à Hatiheu et Anaho. Les personnes rencontrées sont majoritairement des agriculteur·trices, des pêcheur·euses et des sculpteur·trices, désigné·es par les habitant·es comme des interlocuteur·trices intéressant·es. J'ai, en partie, logé chez un habitant travaillant à l'entretien de la commune, qui m'a ouvert son réseau amical et familial et m'a ainsi permis de recueillir d'autres points de vue. Ces rencontres informelles n'ont pas fait l'objet d'entretiens formels, mais leur accumulation permet d'appuyer les analyses construites à partir des extraits présentés et d'offrir des contrepoints. Comparé à Huahine, l'aspect religieux ressort plus faiblement dans les entretiens. L'Église catholique demeure la principale confession de l'île, le protestantisme ainsi que les Églises restaurationnistes et/ou (pré)millénaristes y sont également présents. Comme pour les autres terrains, la principale limite tient au dimensionnement de la période d'enquête, court pour prétendre à une exhaustivité des points de vue. Les analyses doivent donc être lues comme des tendances éclairantes plutôt que comme une photographie exhaustive.

1-Mobilisation des savoirs locaux

FORT

Pour comprendre comment les savoirs écologiques locaux s'articulent avec le changement climatique à Nuku-Hiva, il faut d'abord saisir la particularité géographique de l'île. Île haute des Marquises, Nuku-Hiva est structurellement épargnée par les deux grands aléas qui structurent la perception du risque ailleurs en Polynésie, puisque les cyclones ne l'atteignent pas et que les tsunamis y sont perçus comme des phénomènes résiduels. Anne-Sophie et Teva le formulent clairement.

« Ici, il n'y a pas de cyclone. Et les tsunamis ce n'est pas non plus très grave ici, on va dire c'est des restes qui arrivent quoi. Il y a eu des tsunamis. Mais on est quand même bien protégé par ici. Notre problème c'est la sécheresse. » (Anne-Sophie)

Cette protection structurelle produit une « culture du risque »⁴ différente de celle des atolls des Tuamotu ou des îles de la Société plus exposées. Le changement climatique tel qu'il est médiatisé – montée des eaux, aléas climatiques, submersion – ne résonne donc pas directement dans le vécu quotidien. Cependant, la sécheresse est pensée comme le risque premier (Douglas et Wildavsky, 1982). Cela fait sens dans une hiérarchie des dangers socialement et territorialement située – qui s'exprime différemment dans la diversité territoriale et culturelle en Polynésie française. À Nuku-Hiva, si quelques personnes ont pu signaler l'érosion de certaines plages, le problème qui structure véritablement les discours et les pratiques agricoles reste la sécheresse, longue, intense et parfois pluriannuelle, dont les effets sur l'agriculture et l'élevage sont concrets et immédiats. Face à elle, les cultivateur·trices adaptent continuellement leurs pratiques, faisant évoluer cette culture du risque, dans son versant proprement adaptatif (Magnan, Duvat et Garnier, 2012 ; Leclercq et Sabinot, 2025).

« Avant, pendant deux ans il n'y a plus eu d'eau et du coup on a arrêté la production de légumes. Y avait pas, y avait pas, c'était comme ça. Il y avait une pénurie de légumes sur l'île. Nous on travaillait à perte. » (Anne-Sophie)

« Tu sais, ici, tout le monde se plaint de la sécheresse. C'est normal. C'est vrai. Mais si tu vas à Ua Huka, c'est encore pire là-bas, déjà ici oulalah, là-bas, je te dis pas. Il y a plein de chevaux qui sont morts à cause de ça. C'est arrivé ici aussi mais pas autant. Une grande partie de la terre là-bas c'est juste la terre, il y a pas d'herbe, il n'y a rien qui y pousse » (Teva)

⁴ La notion de « culture du risque » recouvre ici deux dimensions complémentaires : d'une part, la manière dont un groupe social sélectionne et hiérarchise les dangers qu'il juge dignes d'attention, cette sélection relevant d'un choix culturel plus que d'une évaluation objective de la dangerosité (Douglas et Wildavsky, 1982) ; d'autre part, l'ensemble des savoirs et des pratiques concrètes par lesquels les populations s'adaptent aux aléas de leur environnement (Magnan, Duvat et Garnier, 2012 ; Leclercq et Sabinot, 2025).

« Ce qui a changé c'est la chaleur et la mer avec la montée des eaux. Le reste, je trouve que c'est pareil jusqu'à présent. Il n'y a pas spécialement de changement. » (Ioane, 90 ans)

La difficulté à mobiliser les savoirs locaux face au changement climatique se manifeste jusque dans le langage. Lorsqu'on demande comment se dit « changement climatique » en marquisien, la question déclenche un exercice collectif et hésitant, qui aboutit non pas à une formule établie mais à une approximation construite sur le moment.

« – Alexi : Comment tu dirais en marquisien le changement climatique ?

– Anne-Sophie : Euh comment on peut dire ?

[Discussion en *èò enana*, testant plusieurs variantes pendant 2 minutes]

– Anne Marie : Va voir à l'Académie, on ne trouve pas.

– Anne-Sophie : Attends, déjà changement c'est *kēhuià*.

– Steven : Changement climatique ? *Kēhuià aoatakuà*. *Aoatakuà* c'est l'environnement. [...] On dit *E kēhuià te àki, tauì te àki*. Le temps a changé. *Tauì*, c'est en tahitien, on a des similitudes. » (Discussion Marché)

Cet échange révèle que la notion de « changement climatique » ne dispose pas d'une traduction stabilisée, ou du moins, celle-ci n'est pas partagée, en *èò enana* au point que la formule « ne se trouve pas » d'emblée, même renvoyée à l'autorité de l'Académie marquisienne. Le concept doit être reconstruit à partir d'éléments disponibles – *kēhuià* (changement), *aoatakuà* (environnement), *te àki* (le temps, le climat) – dans un véritable bricolage lexical collectif. Cela confirme que le changement climatique, en tant que catégorie globale et scientifique, est une notion exogène qui ne recoupe pas spontanément les catégories vernaculaires. Le site de l'Académie marquisienne n'indique pas de traduction littérale pour le « changement climatique » mais renvoie au « réchauffement climatique » avec « *Te autākena* » qui s'emploie de manière synonymique au « changement climatique ». La traduction à employer serait donc « *Te autākena* » – le réchauffement (climatique). Terme construit de « *autā* » – l'air – et de « *kena* » – brûlant ou qui évoque la chaleur, ainsi *autākena* renvoie précisément au réchauffement climatique. Cependant, ce terme renvoie à la cause des bouleversements écosystémiques, mais ne rend pas compte des conséquences. Il y a là le même écueil qu'entre réchauffement climatique et changement climatique. On préférera l'emploi de changement car il permet d'englober l'ensemble des conséquences induites par le réchauffement et, ce faisant, on ne réduit pas linguistiquement ses effets à la hausse des températures. Le changement climatique évoque la multitude des bouleversements, tant sociaux qu'écologiques. Il serait intéressant de voir quel terme pourrait prévaloir dans l'usage. Est-ce que « le ciel », « le temps » – « *te àki* » – peut également s'étendre au climat, donnant ainsi légitimité à la formulation « *E kēhuià te àki* » pour désigner le changement climatique ou est-ce que cette formulation, déjà employée dans un contexte de changement immédiat du temps, devrait rester une approximation ? La DPE devra se rapprocher de l'Académie marquisienne ou de linguistes spécialisés si elle souhaite employer un autre terme que *Te autākena*, qui est déjà

légitimé par l'Académie et dont le sens est suffisamment évocateur pour être compris par l'ensemble des locuteur·trices le rencontrant pour une première fois – mais renvoyant au réchauffement climatique.

Un autre paramètre essentiel est la forte hétérogénéité microclimatique de l'île. Le territoire n'est pas uniforme, le plateau de Toovii et la zone de Tcheko étant frais et humides, tandis que Terre Déserte est soumise à une aridité sévère, au point qu'il n'y a « pas un brin d'herbe tellement c'est sec ».

« On a toujours cultivé à Terre Déserte et sur le plateau de Toovii. On était les premiers maraîchers à Terre Déserte. » (Anne-Sophie)

La sécheresse n'étant pas vécue de manière homogène à l'échelle de l'île, les savoirs agricoles sont nécessairement situés et localisés, un savoir pertinent à Toovii ne l'étant pas forcément à Terre Déserte. Cela rejoint ce qu'on observe à Huahine, et Moorea, où les habitant·es signalaient également des microclimats dont les caractéristiques s'intensifient avec le changement climatique, réduisant l'échelle pertinente de communication et d'action (Cf. Rapport Huahine, section 1).

Les entretiens réalisés dans la baie d'Anaho – isolée, accessible uniquement par voie maritime ou par un sentier de montagne – constituent un cas à part. Cette géographie d'enclavement produit une communauté restreinte⁵ dont la perception est filtrée par des conditions très spécifiques, les savoirs s'y organisant autour d'une cyclicité saisonnière articulant l'état de la mer, les régimes de pluie et la distinction microclimatique avec Taiohae, dont le régime est inversé.

« Quand tu regardes la mer, elle est forte. Il y a des vagues sur le rocher. Ça veut dire que c'est la période où la pluie va arriver chez nous. [...] Quand tu vois que la mer est plate, calme, c'est que c'est à Taiohae la pluie. Là c'est la sécheresse. » (Père de Camille)

Ce savoir de lecture immédiate de la mer comme indicateur saisonnier illustre une forme de *monitoring environnemental* quotidien, où l'état de la mer visible depuis la baie suffit à situer l'île dans son cycle annuel. La sécheresse pluriannuelle récente a cependant mis ce cadre à l'épreuve, sans pour autant l'invalidier.

« Quand je suis arrivée, y'a 5 ans on était en pleine sécheresse. [...] d'après mon papa, ça a duré 4 ou 5 ans comme ça. [...] c'était marron. Tout était marron. Pire que maintenant.⁶ » (Camille)

« On sait qu'il y a des décalages, que le climat change. Mais on sait c'est quelle période où il y a la pluie et quelle période c'est la sécheresse. » (Père de Camille)

Le cadre cyclique tient donc encore, mais il est traversé par des décalages qui en perturbent la précision, selon la même dynamique que celle décrite par Steven à l'échelle de l'île. André illustre quant à lui une lecture localisée de la transformation, ne percevant pas de changement global mais reconnaissant une intensification du danger lié à la houle du nord sur un passage précis de la baie.

⁵ Une dizaine de maisonnée, et des habitations secondaires.

⁶ Cette zone « marron » est visible sur la photographie 1 en début de document.

« Avant, la marée, tu passais [sur le chemin au pied de la falaise] et tu n'avais pas à t'inquiéter, même si c'est là où le vent vient du nord. Mais maintenant il faut s'inquiéter quand c'est la houle du nord, il faut se méfier. » (André)

Nuku-Hiva possède également un corpus de savoirs écologiques locaux anciens, articulant observations, signes naturels et temporalités saisonnières. Steven, natif de l'île et employé de longue date à l'équipement, en offre une description qui révèle à la fois la richesse de ce système et sa fragilisation.

« Avant nos *tupuna*, c'était des grands navigateurs donc ils savaient se repérer et ils savaient lire les signes, les étoiles tout ça. Même au niveau du temps, quand il y avait des fleurs qui fleurissaient, ils savaient qu'il y avait des poissons qui arrivaient. Le flamboyant rouge, c'est les [poissons rouges]. Et quand c'est le pandanus blanc c'est [les poissons blancs]. Pareil ils savaient quand il allait pleuvoir, ils le ressentaient, ils voyaient que les animaux étaient perturbés. » (Steven)

Ce système phénologique, associant floraison, comportement animal et état de la mer, constitue précisément ce que Berkes (2017) qualifie de savoir écologique local, un corpus situé, accumulé sur le long terme, transmis intergénérationnellement et fondé sur une observation continue du milieu. Or Steven souligne que ce système n'est plus pleinement opérant, le dérèglement ayant introduit des décalages entre les signes et les phénomènes qu'ils annonçaient. La réponse de la génération intermédiaire n'a cependant pas été l'abandon mais la réadaptation active.

« Est-ce qu'ils marchent encore ? On va dire à cinquante-cinquante. Nos parents eux ils ont pris la suite, ils ont eu cette transmission avec nos grands-parents. [...] Maintenant les signes sont là mais ces signes-là, ce n'est plus cohérent. Donc, ils vont chercher d'autres signes. Par exemple avec la chaleur, on sait que quand il fait trop chaud et qu'il n'y a pas de vent, ça veut dire qu'il va pleuvoir. Et ça, scientifiquement parlant, ça se comprend. » (Steven)

Cette citation décrit un processus d'hybridation des savoirs au sens de Sabinot et Lescureux (2019), où la génération intermédiaire ne rejette pas les anciens signes mais en cherche de nouveaux, compatibles à la fois avec l'expérience sensible et avec une logique qui « scientifiquement parlant se comprend ». On retrouve ici la dynamique décrite par Ingold (2000), selon laquelle la continuité d'un savoir-faire ne tient pas à la reproduction d'un modèle figé, mais à la persistance d'un processus d'observation et d'ajustement face à l'environnement.

Cette dynamique de réadaptation se heurte toutefois à une fragilité majeure : la rupture de la transmission intergénérationnelle. Les jeunes générations ne reprennent que rarement les activités agricoles et beaucoup quittent l'île pour la France ou Tahiti, vidant les exploitations et les coopératives de leur relève.

« Cette génération-là, je vais te dire, ils s'en fichent. Ils s'intéressent pas. Même pour la pêche, ils n'y vont pas. Ce qu'ils veulent c'est avoir de l'argent facile [...]. C'est ça le plus gros souci ici aux Marquises. » (Anne-Sophie)

« Dans la coopérative, il n'y a aucun jeune. Il y en a juste trois ou quatre qui viennent et c'est des enfants d'agriculteurs. » (Anne Marie)

Steven et Gerard relient explicitement ce phénomène à un système qui pousse les jeunes vers l'extérieur sans leur offrir de débouchés au retour.

« On pousse les enfants à faire de grandes études mais pour revenir ici et travailler à l'artisanat ou l'agriculture avec papa et maman, c'est pas intelligent. [...] Soit il quitte son île pour faire son métier et avoir le salaire qui mérite son diplôme, soit il revient et fait un autre métier qu'il aurait pu faire sans le diplôme, et il perd cinq ans de sa vie. » (Steven)

« Après leurs études, après leur diplôme, on peut pas les faire travailler ici. Donc ils sont restés en métropole. Donc ils réussissent leurs masters et ils vont revenir pour quoi faire ? Des clochards parce qu'il n'y a plus de travail ? » (Gerard)

Cette hémorragie des actifs agricoles fragilise directement la perpétuation des savoirs locaux, car un savoir écologique local ne se transmet pas par l'écrit ou à distance, mais par la pratique partagée et l'observation en situation. Comme le rappelle Steven, « c'est pas par téléphone que je vais dire. Sinon, ils n'ont qu'à aller voir sur YouTube mais ce sera pas pareil ». La perte de la relève signifie donc, à terme, l'érosion de la base même sur laquelle repose la capacité d'adaptation locale.

En définitive, à Nuku-Hiva, les savoirs locaux face au changement climatique se déploient selon plusieurs registres complémentaires. Le premier est celui d'une cyclicité saisonnière encore opératoire mais traversée par des excédances perçues – sécheresses plus longues, pluies plus intenses – que les habitant·es reconnaissent sans les lire comme une rupture radicale. Le deuxième est celui d'une réadaptation active des signes phénologiques, où la génération intermédiaire cherche de nouveaux signes compatibles avec l'expérience sensible et des référentiels extérieurs. Cette dynamique adaptative reste cependant fragilisée par la rupture de la transmission intergénérationnelle, le départ des jeunes et la forte hétérogénéité microclimatique de l'île qui impose une lecture différenciée du territoire, la baie d'Anaho en constituant le cas le plus singulier. En effet, la diversité géomorphologique, pédologique et climatique dresse une mosaïque écologique de lieux conditionnant la manière de les habiter ou de les pratiquer. Aussi, ils sont tous très inégalement habités et pratiqués. Une part importante des agriculteur·trices réside à Taiohae mais exploitent des terres situées à différentes distances, ce qui les conduit à composer avec des microclimats différents de celui de leur lieu de vie et à mobiliser des savoirs écologiques adaptés à plusieurs localités à la fois. Cette dissociation entre le lieu de résidence et le lieu de production complexifie encore la lecture d'ensemble du territoire et renforce le caractère dispersé et situé des savoirs mobilisés. Cela s'applique également aux pratiques de pêche, selon des modèles de diversité similaires (profondeur, présence de récif, géomorphologie sous-marine, courants, etc.).

Ce paysage des savoirs n'est toutefois pas uniquement structuré par la transmission familiale et son affaiblissement. La présence sur l'île d'un lycée agricole constitue un canal complémentaire de circulation des savoirs écologiques et environnementaux. Cet établissement délivre un enseignement

portant notamment sur l'environnement et envoie ses stagiaires majoritairement marquisien·nes (d'après les entretiens) chez les agriculteur·trices de l'île, ce qui favorise une diffusion des savoirs qui ne repose plus seulement sur la lignée mais aussi sur des mises en relation entre générations et entre exploitations. Cette pluralité de canaux – transmission familiale fragilisée, réadaptation active de la génération intermédiaire, formation institutionnelle – dessine un terreau favorable à une communication qui viendrait s'appuyer sur les profils d'agriculteur·trices, d'éleveur·euses et de pêcheur·euses dispersés sur l'île, en valorisant leurs savoirs écologiques situés comme points d'ancrage légitimes du discours climatique.

2-Perception corporelle du changement climatique

MOYEN

À l'instar de ce qui a été observé à Rurutu, la perception corporelle du changement climatique est, à Nuku-Hiva, l'une des dimensions les moins explicitement verbalisées par les interlocuteur·trices. Elle n'émerge que rarement spontanément, et lorsqu'elle apparaît, c'est presque toujours de manière indirecte, enchâssée dans le récit de la pénibilité du travail agricole plutôt que formulée comme une expérience sensible autonome. Contrairement à Huahine, où la chaleur corporelle constituait parfois le premier élément évoqué et structurait explicitement les discours, à Nuku-Hiva le corps n'est pas le point d'entrée du changement climatique – cette place étant occupée par la sécheresse et le manque d'eau. La perception corporelle est donc subordonnée, et n'apparaît qu'en filigrane d'un récit centré sur la contrainte hydrique et la pénibilité du labeur.

Le passage le plus significatif à ce sujet mérite d'être cité dans son intégralité, car il condense à lui seul la quasi-totalité du matériau disponible sur cette dimension.

« – Alexi : Tu trouves que maintenant le travail au champ c'est plus compliqué qu'à l'époque de ton papa ?
– Michelle : C'est plus pénible, oui, même mon père le dit. Moi, je dis c'est lié à l'âge.
– Anne-Sophie : Mais non. C'est pas l'âge. C'est juste plus dur de cultiver actuellement. Il y a plus de contrainte qu'avant. Avant tu pouvais travailler toute la journée dans le champ, maintenant avec le manque d'eau, tu peux pas, tu vas rien faire dans la journée. Ou alors tu vas t'amuser à arroser chaque plant à la main. [...] Aussi maintenant c'est fort le soleil, avant on travaillait toute la journée, maintenant on travaille tôt les matins vers 4 heures et on finit à 10 heures, après on revient au village. Après on a toujours été à se lever tôt le matin pour faire les choses. » (discussion au marché)

Cet échange révèle une controverse interprétative sur l'origine de la pénibilité corporelle. Michelle attribue spontanément cette pénibilité accrue à l'âge – « moi je dis c'est lié à l'âge ». Anne-Sophie conteste explicitement cette lecture – « mais non, c'est pas l'âge » – et réattribue la pénibilité à une cause environnementale le manque d'eau compliquant les tâches agricoles et l'intensité du soleil. On observe ici, en miniature, le travail interprétatif par lequel une sensation corporelle (la fatigue, la difficulté) est susceptible d'être imputée soit à une cause individuelle et biologique (le vieillissement), soit à une cause collective et climatique (la sécheresse, le soleil plus fort). Cette ambivalence illustre le non-consensus, pour les habitant·es, à isoler la part proprement climatique dans une expérience corporelle qui se prête à de multiples explications. Celle-ci s'ajoute à l'analyse faites en section 3.

Ensuite, ce passage montre que la perception corporelle, lorsqu'elle est reconnue comme climatique, se traduit immédiatement en réorganisation des rythmes de travail plutôt qu'en plainte ou en description de l'éprouvé. « Maintenant c'est fort le soleil, avant on travaillait toute la journée, maintenant on travaille tôt les matins vers 4 heures et on finit à 10 heures. » On retrouve ici exactement la dynamique observée à Huahine, et à Anaa, où la chaleur réorganisait les horaires de travail. La phrase finale d'Anne-Sophie – « après on a toujours été à se lever tôt le matin pour faire les choses » – vient toutefois nuancer et presque relativiser ce constat. Le rythme matinal est aussi une habitude culturelle ancienne et valorisée, ce qui brouille à nouveau la frontière entre adaptation au changement climatique et continuité d'un mode de vie.

Enfin, il faut souligner que la perception corporelle à Nuku-Hiva est fortement médiatisée par la structure microclimatique de l'île. Le rapport sensible au chaud et au froid n'est pas homogène sur le territoire, mais dépend étroitement de l'altitude, de l'exposition au vent et de la configuration des baies. Le cas de Camille est à cet égard exemplaire : sa maison, située dans la baie d'Anaho et face au couloir de vent de la baie adjacente, bénéficie d'une ventilation permanente, de sorte qu'« il ne fait jamais trop chaud » chez elle. Autrement dit, l'éprouvé corporel de la chaleur – et donc la perception corporelle du réchauffement – varie considérablement d'un point à l'autre de l'île, en fonction de ces microclimats. Cette hétérogénéité, déjà soulignée dans la section 1, fait qu'il n'existe aucune expérience corporelle unifiée du changement climatique à Nuku-Hiva, mais une mosaïque d'expériences localisées. En ce sens, il faut également prendre en compte le fait que cette configuration insulaire est traversée quotidiennement par les mobilités. Le déplacement en dehors de Taiohae, par la route, oblige les habitant·es à monter en altitude, vers le plateau de Toovii, plus humide et plus frais. Les trajets jusqu'à l'aéroport de Terre Déserte, empruntés notamment par les travailleur·euses du tourisme, font traverser l'intégralité de l'île et la multitude de ses microclimats. De la même manière, les agriculteur·trices et éleveur·euses qui se rendent sur leurs parcelles, souvent situées loin de la ville, parcourent l'ensemble de ces ambiances. Enfin, toutes les personnes vivant en dehors de Taiohae doivent s'y rendre régulièrement pour faire les courses, voir des proches, se soigner, accomplir des démarches administratives ou encore travailler quotidiennement. Le corps est ainsi traversé, jour après jour, par une succession de ressentis contrastés. Ces expériences de traversée produisent des effets contradictoires sur la perception du changement climatique. Elles peuvent atténuer la sensation de chaleur intense en la lissant sur l'ensemble de l'île, comme elles peuvent au contraire donner à percevoir une intensification des microclimats dans leurs extrêmes, le frais devenant plus frais et le sec plus sec. Elles peuvent enfin nourrir une lecture stable des variations paysagères, transmise et intériorisée, qui conduit les personnes à affirmer que la chaleur appartient à tel secteur et la fraîcheur à tel autre, selon un ordre des choses qui n'aurait pas changé. Lorsque l'on sollicite explicitement la perception corporelle du changement climatique, les avis divergent largement entre ces pôles.

« – Alexi : Est-ce que tu trouves que les températures ont changé ici, tu sens que ce n'est pas comme avant ?

– Pierre : Ici [à Tcheko], ça a toujours été comme ça, il fait frais et humide, ça peut être la sécheresse ailleurs mais pas ici. C'est toujours agréable ou un peu frais ici. » (Pierre)

« – Jennifer (sur la route de l'aéroport à Taiohae) : On est à Terre Déserte, c'est là que la sécheresse est la plus forte. [...] Ici, il fait froid et il y a toujours du vent, on est à Tekao, c'est le sommet de l'île. En bas, on voit le plateau de Toovii, c'est frais aussi et plus humide.

– Alexi : Les variations entre les lieux, ça a toujours été comme ça ?

– Jennifer : Oui toujours et même on dirait c'est pire maintenant, il fait plus froid ici qu'avant et il fait plus chaud l'autre côté [Terre Déserte] qu'avant. C'est bizarre aussi. » (Jennifer)

« – Alexi : Et à propos des températures, ça a changé ?

– Teva : Nuku-Hiva, ça va, il fait pas trop chaud ou trop froid. Ça bouge sur l'île, je vais pas dire qu'il fait pas chaud à Terre Déserte, mais, avec l'air du plateau, c'est frais. Donc quand je regarde, Nuku-Hiva, ça va. » (Teva)

La divergence entre Pierre, Jennifer et Teva qui tous les trois traversent régulièrement l'île, montre que la mobilité à travers les microclimats ne détermine pas à elle seule la perception du changement. Elle offre un point de vue comparatif qui peut rendre le changement plus lisible, comme chez Jennifer qui perçoit l'écartement des extrêmes, mais elle peut aussi venir consolider une lecture stable et transmise des variations paysagères, comme chez Pierre pour qui la fraîcheur de son secteur relève d'un ordre des choses inchangé. Et pour Teva, d'un point de vue général, englobant, cette diversité une fois lissée aboutit à « Nuku-Hiva, ça va ». Ce n'est donc pas le déplacement en tant que tel qui produit la perception du changement, mais la manière dont chacun·e interprète les ressentis contrastés qui traversent quotidiennement son corps.

En somme, la perception corporelle du changement climatique reste, à Nuku-Hiva, une dimension faible, peu verbalisée et fortement subordonnée. Elle n'apparaît qu'à travers la pénibilité du travail agricole, se trouve immédiatement réinterprétée en termes pratiques par la réorganisation des horaires, donne lieu à des controverses sur son origine entre âge et climat, et se fragmente selon les microclimats de l'île, cette fragmentation étant elle-même retravaillée par les mobilités quotidiennes qui rendent le changement plus ou moins lisible selon les trajectoires de chacun·e. Pour la DPE, ce constat implique qu'un discours fondé sur l'expérience corporelle directe de la chaleur – efficace ailleurs – aurait ici une portée limitée et inégale, et gagnerait à être articulé à la contrainte hydrique, bien plus saillante dans le vécu des habitant·es. Il gagnerait par ailleurs à expliciter la différence climatique interne à l'île au vu de sa diversité écologique, en montrant que le changement climatique ne se donne pas à percevoir par une uniformisation des ressentis mais par une intensification des contrastes microclimatiques déjà connus et éprouvés localement, afin de rencontrer le vécu tant des habitant·es des secteurs frais et humides, qui n'y perçoivent aucune transformation, que de celles et ceux qui, exposé·es et mobiles, en éprouvent l'accentuation.

3-Confusion entre les sources et impacts du changement climatique et ceux liés à d'autres sources de pressions, environnementales ou non

MOYEN

À Nuku-Hiva, la perception du changement climatique se caractérise par une forte attribution multifactorielle des phénomènes observés. Les interlocuteur·trices ne distinguent que rarement, et avec hésitation, ce qui relève du changement climatique proprement dit de ce qui relève d'autres pressions – politiques d'aménagement passées, surpêche, espèces invasives, voiliers, ou simple vieillissement. Cette confusion n'est pas un défaut de connaissance, elle traduit une lecture intégrée du milieu, dans laquelle le changement climatique est un facteur parmi d'autres, enchevêtré dans un réseau causal dense. On retrouve ici une logique déjà repérée à Anaa et à Huahine, et qui semble constituer une constante transversale à l'ensemble des terrains de cette étude.

Le discours du Tavana de Nuku-Hiva est exemplaire de cette pensée systémique. Lorsqu'il évoque le changement climatique, ce n'est jamais de manière isolée, mais toujours articulé à d'autres pressions concomitantes :

« Derrière tout ce changement climatique y'a le besoin en eau. Il faut qu'il pleuve. Comment il faut faire ? Donc c'est tous ces éléments-là, le changement climatique. Il y a de l'eau dans les fonds de vallée ça va, il pleut, y'a de la verdure, mais y'a plein de cochons qui sont en train d'abîmer les fonds de vallée dans toutes les îles. C'est tout ça qu'il faut prendre en compte. » (Tavana de Nuku-Hiva)

Dans le même mouvement, il mobilise la baisse de production de coprah comme indicateur tangible du dérèglement climatique :

« C'est une preuve quand même, c'est un constat quand même qu'il y a le changement climatique, c'est au niveau du coprah, de moins en moins de tonnes de coprah. Avant, uniquement avec la vallée de Taipivai [...] à elle seule on faisait plus de tonnes de coprah que toutes les autres communes réunies. Mais maintenant c'est plus le cas. » (Tavana de Nuku-Hiva)

Cet usage d'un indicateur économique comme signe tangible du changement climatique est intéressant car il rend le phénomène lisible à partir d'une donnée concrète et familière. Mais il illustre aussi le risque d'attribution que l'on retrouve sur l'ensemble des terrains. La baisse du coprah peut tenir à de multiples facteurs – vieillissement des cocoteraies, déprise agricole, fluctuation des prix, sécheresse – dont le changement climatique n'est qu'une composante possible. La même ambivalence se retrouve chez Camille à propos de la cocoteraie de Anaho, où la cause reste explicitement ouverte :

« Au fond c'est mort, hein. Y a plein de cocotiers au fond qui donnent plus de coco. Pour certains c'est plus petit. Y a rien de bon. Je pense que c'est dû à la sécheresse. [...] Est-ce qu'ils sont vieux ? Est-ce que c'est la sécheresse ? Je n'en sais rien. 5 ans pour un cocotier au fond où il n'y a personne qui habite... C'est lourd. » (Camille)

Ce qui est particulièrement saillant à Nuku-Hiva, c'est que l'élément le plus directement associé au changement climatique ailleurs – le manque d'eau – fait ici l'objet d'une dissociation explicite. Là où l'on pourrait attendre une lecture climatique de la sécheresse, c'est au contraire une cause anthropique et politique qui est avancée en premier. Michelle attribue la raréfaction de l'eau non au climat, mais à une décision d'aménagement ancienne du Pays :

« Pourquoi c'est rare l'eau maintenant ? C'est à cause des *pinus*. C'est le Pays qui a mis ça. Ça doit faire 50 ans maintenant. [...] Nos bois d'ici, comme le santal, c'est bien, c'est de chez nous. Et puis les ingénieurs, ils auraient pu mieux penser. Planter des fruitiers au lieu de planter cela. » (Michelle)

Ce passage déplace la cause de la sécheresse du registre climatique global vers une responsabilité institutionnelle locale et identifiable – le Pays, les ingénieurs. Il oppose par ailleurs un savoir botanique local jugé légitime (le santal, « de chez nous ») à un savoir technocratique disqualifié (« ils auraient pu mieux penser »). La sécheresse devient ainsi le symptôme d'une mauvaise décision d'aménagement plutôt que du changement climatique. Cela sera traité plus amplement en section 6.

La dissociation entre le changement climatique et la sécheresse s'exprime de la manière la plus directe dans l'échange suivant, où Anne-Sophie requalifie spontanément le sujet :

« – Alexi : Vous parlez du changement climatique entre vous parfois ?
– Anne-Sophie : Euh, plutôt du manque d'eau. Pas du changement climatique. »
(Discussion Marché)

Pour Anne-Sophie, le manque d'eau constitue une catégorie autonome, qui ne se confond pas avec le changement climatique. Cette distinction est précieuse pour la DPE : elle montre que la notion englobante de « changement climatique » ne recouvre pas, dans l'expérience locale, le problème jugé le plus urgent et le plus concret. Le même constat ressort du témoignage de Steven sur l'état des rivières, problème vécu au quotidien et formulé sans aucun recours à la grille climatique :

« Aujourd'hui la rivière n'est pas en bonne santé, aujourd'hui on prend l'eau de la roche qu'on puise. Depuis une dizaine d'années, les gens de Taiohae vont remplir à Taipivai l'eau. Le village principal n'a pas d'eau potable. On a des fontaines, mais quand tu vois la couleur de l'eau tu ne bois pas. » (Steven)

La même logique d'attribution multifactorielle structure la perception des transformations du milieu marin. Camille, qui constate l'appauvrissement du récif, refuse d'en attribuer d'emblée la cause au changement climatique et nomme d'abord les pressions directes et visibles :

« Quand tu parles de vie sous-marine, il n'y a pas que le changement climatique. Il y a d'autres problèmes, comme tous ceux qui viennent avec leur thonier, la surpêche. Ça se voit ici, la surpêche. Ça se voit beaucoup. Quand j'étais enfant, je me baladais sur le récif et il y avait plein de coquillages de toutes les couleurs. Mais ça n'existe plus maintenant. [...] Donc est-ce que c'est le changement climatique, peut-être ? Ou peut-être pas. » (Camille)

Le changement climatique n'est convoqué qu'en dernier recours, sur le mode de l'hypothèse incertaine, après que les causes directes et observables ont été nommées avec assurance. Ce schéma se reproduit, de façon encore plus aboutie, à propos de la ciguatera, où Camille met explicitement en balance le discours entendu et son propre savoir d'observation localisé :

« Il y en a qui disent que le changement climatique, c'est ça qui a apporté la ciguatera ici. Est-ce que c'est vrai, est-ce que c'est faux ? J'en sais rien, mais j'ai entendu parler de ça. Moi je ne dirais pas que c'est à cause du changement climatique que la ciguatera est arrivée ici, parce qu'en fait nous avons un phénomène qui est propre à la baie. [...] Ou est-ce que c'est les voiliers qui jettent leur ancre et qui abîment le corail, parce que l'algue toxique aime les coraux morts ? [...] Pour moi, c'est plus par rapport aux voiliers qu'il y a la ciguatera ici. » (Camille)

Camille tranche ici en faveur d'une cause anthropique directe et observable (les voiliers) contre l'explication climatique générale. Par ailleurs, le lien entre ciguatera et changement climatique en Polynésie française est démontré (Château-Degat et *al.*, 2005) – le réchauffement climatique reste un moteur majeur de la ciguatera, car il modifie les conditions environnementales favorables aux dinoflagellés ciguatoxiques. D'autres perturbations écologiques (les ancres, les travaux) peuvent favoriser le développement de ces microalgues.

L'ensemble de ces témoignages dessine une constante à Nuku-Hiva. Le changement climatique est rarement identifié comme cause première et autonome. Il est soit dissous dans un système de pressions multiples – cochons, *pinus*, surpêche, voiliers, aménagement – soit explicitement écarté au profit de causes plus directes, visibles et localisées, au premier rang desquelles le manque d'eau, érigé en catégorie distincte et dissociée du climatique. Pour la DPE, ce constat indique que la campagne de communication gagnerait à partir des préoccupations concrètes prioritaires que sont l'eau, la ressource marine et l'agriculture, et à montrer comment le changement climatique s'y articule et les aggrave, sans nier les autres causes que les habitant·es identifient.

4-Sentiment de perte de conditions environnementales passées et idéalisées, et de nostalgie environnementale

FORT

À Nuku-Hiva, le rapport au changement climatique se construit massivement à travers un sentiment de perte qui dépasse le seul registre météorologique pour englober un milieu, des pratiques et une qualité de vie révolus. Les habitant·es décrivent un monde qui était autrefois plein, vert et abondant, et qui s'est appauvri. Cette nostalgie environnementale, que Cunsolo et Ellis (2018) nomment le deuil écologique (ecological grief), fonctionne ici comme la matrice principale à travers laquelle les transformations du socio-écosystème deviennent dicibles et ressenties.

Le récit le plus structurant est celui de l'eau perdue. La parole du père d'Anne-Sophie, rapportée par sa fille, condense un imaginaire d'abondance en eau aujourd'hui disparu.

« Tout a changé, la météo, tout, ça a beaucoup changé ici. Ce n'est pas comme avant. Il disait qu'avant il y avait de l'eau partout à Toovii et à Terre Déserte. En voiture, tu voyais de l'eau couler dans les caniveaux. Tu voyais aussi beaucoup plus d'animaux. Ça a beaucoup changé. Avant aussi on allait piquer chevrettes, c'était bien. » (Anne-Sophie)

Cette image de l'eau qui coulait visiblement dans les caniveaux est révélatrice, car la perte n'est pas formulée comme une donnée mais comme un paysage que l'on voyait depuis la voiture, accompagné d'animaux plus nombreux et de pratiques de pêche (ici ludique) qui faisaient le plaisir des sorties. Le même registre se retrouve chez Keanui, qui oppose la végétation autrefois constamment verte à l'alternance brutale d'aujourd'hui entre pluies fortes et sécheresses prolongées.

« Avant les rivières, les cascades, ça coulait beaucoup. Il pleuvait beaucoup. Maintenant y'a des mois il pleut fort, d'autres où c'est la sécheresse. » (Keanui)

« Avant, c'était toujours vert la végétation, avant il pleuvait. Après il faisait beau. Maintenant il y a toujours des saisons, un peu de sécheresse. Il ne pleut pas beaucoup on va dire. » (Keanui)

Le marqueur chromatique est ici central pour comprendre comment la perte est perçue et exprimée. La couleur sert d'indicateur sensible du dérèglement et c'est par elle que la sécheresse devient une expérience visuelle marquante, comme le montre le témoignage de Camille qui décrit son arrivée sur l'île au cœur d'un épisode sec durable.

« Je suis arrivée, y'a 5 ans, on était en pleine sécheresse. Quand je te dis sécheresse, tu vois là en face y'avait rien de vert. Mais vraiment rien. Et ça a duré... d'après mon papa, ça a duré 4-5 ans comme ça. [...] C'était marron. Tout était marron. [...] En arrivant ici, tu vois le gazon, il était même pas vert. C'était marron, c'était sec. » (Camille)

L'opposition du vert et du marron organise tout le récit de la perte et permet de saisir pourquoi la transformation des paysages constitue un point d'entrée concret et immédiatement partageable. Le vert renvoie au monde plein d'avant, le marron à l'assèchement actuel, et cette bascule visuelle dit, sans recourir au vocabulaire scientifique, la dégradation d'un milieu autrefois jugé luxuriant. Cette même perte des couleurs structure aussi le rapport au lagon, lorsque Camille évoque les coquillages de son enfance.

« Quand j'étais enfant, je me baladais sur le récif et il y avait plein de coquillages de toutes les couleurs. Mais ça n'existe plus maintenant. » (Camille)

À cette disparition de la diversité chromatique du récif répond celle de la faune marine et terrestre. Ioane décrit la disparition d'un lieu de pêche entier, dont le nom même rappelait la présence ancienne des tortues, et qui n'est plus accessible aujourd'hui.

« Avant on n'allait pas pêcher à un endroit particulier. Maintenant il a tout disparu. [...] À l'époque on pouvait marcher d'un côté vers l'autre côté à pied. Maintenant on ne peut plus à cause de l'eau. [...] Il s'appelait Hi'ihonu. Avant, c'était là où restaient les tortues. » (Ioane)

Keanui et d'autres pêcheurs⁷ prolongent ce constat en soulignant que les poissons eux-mêmes étaient autrefois plus gros.

Le sentiment de perte ne concerne pas seulement les éléments du milieu, il s'étend aux pratiques, aux savoirs et aux solidarités qui s'y rattachaient, ce qui rapproche fortement Nuku-Hiva de ce qui a été observé à Anaa. La perte de l'environnement et la perte du lien social sont articulées dans un même récit de désintégration historique. Steven le formule à propos de l'alimentation, en reliant directement l'abandon des plats marquisiens à l'éloignement des nouvelles générations.

« Tout ce qui est au niveau de la base alimentaire de notre culture, aujourd'hui, nos enfants ne mangent plus, presque plus, de ce que nos parents mangeaient il y a une quarantaine d'années. Aujourd'hui les enfants préfèrent le poulet avec des pâtes, plutôt que de la chèvre roulée de coco ou du poisson séché. » (Steven)

Le même mouvement traverse le témoignage de Camille lorsqu'elle évoque la disparition de l'entraide communautaire et le rôle des nouveaux objets techniques dans la rupture du rapport à la nature.

« Ça a beaucoup changé. Ça, ça s'est beaucoup perdu, cette solidarité qu'on avait quand on était enfant. C'est plus comme avant. Avant ça se faisait beaucoup. Tu voyais le cousin d'à côté qui va construire la maison, tout le monde va aller, mais ça, ça existe plus. » (Camille)

⁷ Uniquement des hommes.

« En fait ils n'ont plus trop ce respect de la nature que ceux qui vivaient avant sans la télé, sans le téléphone. Il y a un gros décalage [intergénérationnel], c'est sûr. » (Camille)

Gerard rappelle également les usages anciens à Terre Déserte pendant les périodes sèches, où l'on se déplaçait pour récolter le miel, sécher le poisson et saler la viande avant de regagner les vallées, pratiques d'approvisionnement saisonnier aujourd'hui largement abandonnées.

« À l'époque, mes beaux-parents [...] m'ont raconté que pendant cette période de sèche, ils vont aller à Terre Déserte pour récupérer du miel, pour faire la pêche, du poisson séché, de la viande salée pour approvisionner et après ils reviennent dans les vallées. » (Gerard)

Cette nostalgie environnementale, omniprésente à Nuku-Hiva, n'est donc pas un simple attachement passéiste mais une grille de lecture cohérente qui relie l'assèchement des paysages, la disparition des couleurs du récif et de la végétation, la raréfaction des ressources et l'effritement des pratiques et savoirs hérités. Pour la DPE, cela implique de ne pas construire une communication qui ferait du changement climatique une menace exclusivement future et abstraite, car les habitant·es l'éprouvent d'abord comme une perte déjà advenue et visible. Mobiliser la transformation des paysages marqués par la sécheresse, en particulier le contraste entre le vert d'autrefois et le marron d'aujourd'hui, constitue un point d'entrée concret pour parler des effets actuels du changement climatique. De même, valoriser les pratiques anciennes et les savoirs liés à l'eau, à la pêche, à l'agriculture et à l'artisanat, plutôt que de les opposer à une modernité technique perçue comme déracinante, permet d'inscrire le message climatique dans la continuité d'un récit local déjà existant et donc d'en assurer la réception.

5-Vision pessimiste de l'avenir qui induit un certain défaitisme vis-à-vis de l'action

FAIBLE

À Nuku-Hiva, le pessimisme vis-à-vis de l'avenir se cristallise sur des enjeux locaux et concrets, l'eau et la relève des jeunes, et beaucoup plus rarement sur le changement climatique comme phénomène global. Cette focalisation est cohérente avec l'ensemble des autres points de ce rapport, où la sécheresse occupe une place centrale dans la lecture environnementale sans que sa part climatique globale ne soit clairement isolée de sa part localement induite (cf. section 3). La vision qui traverse les entretiens porte donc sur l'épuisement perçu des conditions matérielles et démographiques qui permettent de continuer à vivre sur l'île. Cette nuance est déterminante, car la fatalité ressentie n'est pas d'abord climatique mais structurelle.

L'inquiétude la plus partagée porte sur l'eau, et elle se double d'une projection résolument négative dans laquelle la situation ne peut que se dégrader. Il faut toutefois noter que cette eau est pensée dans son articulation avec la sécheresse pour l'agriculture, à l'accès à l'eau potable de Taiohae et à sa raréfaction localement induite (élevage, *pinus*, etc.) plutôt que comme un effet directement attribué au changement climatique global.

« Ah ça, je ne pense pas [que la gestion de l'eau puisse s'améliorer]. Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. » (Anne-Sophie)

« Nous on craint surtout pour l'eau. Ça peut que s'empirer. » (Anne Marie)

« C'est ce que j'ai dit une fois au maire : "Il ne faut plus autoriser les permis de construire parce qu'il n'y a pas d'eau." [...] La population est en train de se multiplier. Il faut penser à l'eau aussi. » (Gerard)

À cette inquiétude s'ajoute un second foyer de pessimisme, l'absence de relève et le départ des jeunes, qui pèse lourdement sur l'avenir de l'agriculture et plus largement sur celui de l'île. Cette question, centrale dans la manière dont les habitant·es se projettent, est traitée en détail dans la section 1 sous l'angle de la transmission des savoirs. Elle importe ici parce qu'elle confirme que le foyer premier du découragement se situe sur un terrain socio-économique et démographique, et non climatique. C'est bien la capacité même des générations futures à se maintenir sur place qui inquiète, davantage que l'aggravation d'un phénomène global.

C'est seulement à partir de cette base que se greffe, plus discrètement, un sentiment d'impuissance proprement climatique face à des forces qui dépassent l'échelle de l'individu. Le défaitisme le plus

construit sur ce registre est celui de Camille, qui articule un déplacement de la responsabilité vers l'humanité en général et vers les décideurs politiques, déplacement qui aboutit à une mise hors-jeu de l'habitant ordinaire. Sa vision d'une nature qui finira par se venger fonctionne comme une grille morale et quasi eschatologique qui place le dénouement hors de portée de l'action quotidienne. Il faut néanmoins relever que Camille elle-même déplace la cause du climat vers l'humain, ce qui confirme que le changement climatique en tant que tel n'est pas le foyer premier de son inquiétude. La question du report de la responsabilité sur les décideurs politiques est reprise dans la section 6.

« – Camille : C'est inquiétant. C'est sûr que ça peut poser problème. Il y a plein d'îles qui peuvent être impactées, comme dans les Tuamotu par exemple, mais après, est-ce qu'on peut faire quelque chose au final ? [...] Parce que moi, je fais partie de ceux qui disent qu'à un moment donné la nature va se fâcher. [...] Toi en tant que simple habitant tu peux faire quoi ? [...] Il y a ceux qui décident pour nous, il y a les politiques.

– Alexi : Tu penses que ça pourrait s'améliorer, le climat, tout ça ?

– Camille : J'espère, mais après c'est encore l'humain. C'est pas vraiment le climat. [...] La nature, à un moment donné, elle va réagir. » (Camille)

Cette logique de distanciation se retrouve dans la manière dont le risque climatique est régulièrement reporté sur d'autres territoires, en particulier les Tuamotu, perçus comme les véritables victimes de la montée des eaux. Ce déplacement géographique du danger, qui s'appuie sur le sentiment d'une protection offerte par la géomorphologie de l'île (cf. section 3), contribue à éloigner le changement climatique de l'expérience immédiate et à en faire un problème qui se joue ailleurs, ce qui explique en partie pourquoi le défaitisme des habitant·es ne se fixe pas sur lui.

« Au Tuamotu c'est surtout là-bas qui sont impactés par la montée des eaux. C'est surtout là-bas qu'il faut s'inquiéter. » (Keanui)

Cette distanciation nourrit aussi un attachement à l'île vécue comme un refuge plus sûr que Tahiti, comme l'exprime le père de Camille dans une projection prudente où l'espoir le dispute à l'incertitude.

« Bah j'espère en tout cas. J'espère que ça va pas trop monter. On va voir ça déjà. On verra. Je préfère qu'ils [ses enfants] restent ici, aux Marquises, que d'aller à Tahiti. On sait pas trop ce qui va se passer là-bas. » (Père de Camille)

À cela s'ajoutent des postures d'adaptation pragmatique qui vont à l'encontre du fatalisme que pourrait produire le changement climatique. Keanui, plutôt que de se résigner, inscrit le changement dans une logique de souplesse quotidienne où l'on ajuste ses pratiques sans dramatiser, en s'appuyant sur la diversité des ressources disponibles sur l'île.

« – Alexi : Et la manière dont vont évoluer les choses, ça t'inquiète ?

– Keanui : Non pas vraiment. On s'adapte quoi. C'est comme le poisson : si ça mord pas, bah tu ranges tes lignes et tu rentres à la maison. Et ce soir tu mangeras de la chèvre, tu mangeras autre chose. Les chèvres, ce n'est pas ce qu'il manque ici. » (Keanui)

Pour la DPE, la vision du futur des habitant·es de Nuku-Hiva ne porte pas sur le changement climatique mais sur l'épuisement des conditions matérielles permettant de rester sur l'île, une communication climatique qui adopterait un registre catastrophiste ou qui insisterait sur l'ampleur d'un phénomène échappant à l'action locale risquerait de manquer sa cible, neutralisée par le sentiment d'une protection offerte par la géomorphologie de l'île. Ce dernier point mérite d'être pris au sérieux plutôt que contredit, en affirmant la protection réelle que confèrent la structure des îles et leur position proche de l'équateur tout en insistant sur le caractère pluriel des implications du changement climatique, de sorte que ce sentiment de refuge ne se retourne pas en distanciation totale vis-à-vis du phénomène.

La communication peut aussi s'appuyer sur celles et ceux qui adaptent déjà leurs pratiques (agricoles et autres) pour soutenir une action existante plutôt que de la susciter. Puisque ce découragement se cristallise autour de la sécheresse, il est nécessaire d'en expliquer les ressorts en distinguant sa part localement induite, liée à la forêt de *pinus* et à un élevage fortement consommateur d'eau, de sa part relative au changement climatique global, ainsi que la manière dont ces deux dynamiques s'articulent et s'aggravent mutuellement. Cette clarification permet de sortir du sentiment d'une fatalité indistincte en montrant qu'une partie des causes relève d'une échelle où l'action reste possible. En ce sens, il serait intéressant de documenter les effets du changement climatique sur les essences clés de l'artisanat marquisien (miro et tau), qui ne sont pas seulement des ressources écologiques mais le support d'une économie et d'une identité artisanales, ce qui permet d'articuler l'enjeu environnemental et l'enjeu culturel.

6- Confiance envers les savoirs/discours scientifiques et politique

FORT / MOYEN

La confiance envers les savoirs et les discours sur le changement climatique se structure à Nuku-Hiva autour d'une tension entre le savoir d'expérience, profondément valorisé, et le discours scientifique, écouté mais rarement reçu seul. La plupart des habitant·es rencontré·es ne rejettent pas la science, ils·elles l'articulent à leur propre observation du milieu, et c'est cette articulation qui détermine la crédibilité d'un énoncé. À l'inverse, la confiance envers les acteurs politiques, qu'il s'agisse du Pays ou de l'État, est nettement plus dégradée et marquée par un soupçon récurrent.

La primauté du ressenti et de l'expérience apparaît avec netteté chez Keanui, pour qui la connaissance du changement climatique ne procède pas d'un discours appris mais d'une perception directe et partagée entre pairs.

« Mais en tout cas on voit que la nature a changé. Je ne peux pas t'expliquer exactement pourquoi, comment, mais c'est un ressenti. [...] Je le ressens. [...] C'est moi qui me suis rendu compte de tout ça. Et puis on parle entre nous aussi. [...] On partage nos expériences. » (Keanui)

Cette valorisation du savoir éprouvé se double, chez les agricultrices du marché, d'une défiance explicite envers l'information dématérialisée et anonyme, opposée terme à terme à la connaissance issue de la pratique. Anne Marie refuse ainsi de se fier aux conseils circulant sur le téléphone et leur préfère son propre essai.

« Mais est-ce que c'est vrai ce qu'ils mettent sur le *vini* ? Moi j'y crois pas. Moi j'ai fait avec mon expérience. » (Anne Marie)

La même logique se retrouve dans la méfiance envers les techniques importées, où la légitimité se mesure au contact avec la terre et à la qualité gustative du produit. Anne-Sophie relaie ici la position de son père, pour qui la culture en plein champ conserve une supériorité que l'hydroponie, qu'elle pratique, ne saurait égaler.

« Pas trop. Je vois par mon père [...] c'est la culture en plein champ. Il lui faut le contact avec la terre et il a pas tort. C'est vrai que c'est différent, le goût des produits cultivés dans la terre et ceux en hydro. » (Anne-Sophie)

Cette défiance envers le savoir technique culmine dans la critique de la décision d'ingénierie forestière du Pays, le reboisement en pin des Caraïbes, jugé responsable de l'assèchement et opposé à la valeur des essences endémiques. Cette critique, déjà évoquée en section 3, apparaît dans l'entretien avec Michelle :

« Pourquoi c'est rare l'eau maintenant ? C'est à cause des *pinus*. C'est le Pays qui a mis ça. [...] Les ingénieurs ils auraient pu mieux penser. Planter des fruitiers au lieu de planter cela. Nos bois d'ici, comme le santal, c'est bien, c'est de chez nous. » (Michelle)

Le corpus regorge de données sur la place du *pinus* (*Pinus caribaea*) et de la sécheresse (elle est d'ailleurs la première donnée collectée dans le taxi). Ces données sont toujours articulées de la même manière, avec les mêmes arguments qu'on peut résumer ainsi : « C'est issu d'un projet agroforestier du SDR (Service du Développement Rural) – actuelle DAG – il y a une quarantaine ou une cinquantaine d'années⁸. Ces arbres ont asséché l'île⁹ et en particulier le plateau de Toovii qui était un marécage. Avant ces arbres, il n'y avait jamais eu de problème d'eau. » Parfois, l'État français est également mis en cause car il aurait préalablement introduit le *pinus* avant que le SDR n'en fasse un projet de plus grande ampleur. Une visite de la scierie n'a pas permis d'en savoir davantage sur cette réalité. Les employé·es de la scierie coupent actuellement les *pinus* et transforment le bois pour l'envoyer à Tahiti. L'exploitation pourra durer plusieurs décennies et un projet de replantation, porté par une autre société non déterminée au moment du terrain, devrait voir le jour et, d'après les personnes de la scierie rencontrées, viserait à replanter des *pinus*.

Plusieurs profils dépassent toutefois cette opposition des savoirs pour articuler explicitement les deux registres, et constituent à ce titre des relais privilégiés pour la communication. Steven incarne cette posture en revendiquant à la fois une perception personnelle longuement éprouvée dans son métier à l'Équipement et une connaissance des explications scientifiques des phénomènes climatiques.

« – Steven : Moi, par rapport au changement climatique, je le perçois, ça c'est évident. Ça fait une trentaine d'années que je travaille à l'équipement, avant on n'avait pas autant de périodes sèches.

[discussion sur les savoirs locaux]

– Alexi : Et tu trouves qu'ici ce que disent les scientifiques c'est plutôt bien accueilli, alors ?

– Steven : Oui, les gens les écoutent quand même [les scientifiques]. Même par rapport aux anciens, parce qu'aujourd'hui on a plus la cohérence de nos anciens. » (Steven)

⁸ En fonction des personnes.

⁹ Les gens divergent sur la manière dont il assèche son milieu, bien que la finalité fasse consensus. Il y a deux tendance majoritaires, soit il absorbe beaucoup d'eau pour ses besoins et à l'échelle d'une forêt cela cause la sécheresse soit ses racines fragmentent le sol et permettent à l'eau de s'infiltrer en profondeur jusqu'à un réseau sous terrain qui la rejette dans l'océan.

Il affirme que les habitant·es écoutent les scientifiques sans pour autant abandonner le savoir des anciens. Comme mentionné dans la section 1, pour lui, les signes hérités ne fonctionnent plus qu'à moitié et doivent être recomposés, ce qui le conduit à valider la science précisément lorsqu'elle confirme une observation locale réajustée. Le savoir local n'est donc pas figé mais en travail constant, et la science y est convoquée comme caution d'une connaissance qui reste ancrée dans l'expérience.

Gerard offre un profil d'autorité locale comparable, mêlant son parcours d'enseignant, son métier de sculpteur et la mobilisation de références scientifiques précises. Il s'appuie sur la lecture des cemes de l'arbre pour démontrer la spécificité climatique des Marquises, où l'absence de saisons tranchées rend cette lecture impossible, contrairement à la métropole.

« Au moment où j'étais professeur [...], on lit l'année de l'arbre par ses cercles au niveau du tronc et aux Marquises, non pas du tout. Tu ne peux pas lire parce que [...] il n'y a pas une saison hiver, il n'y a pas une saison été. Il y a des moments secs et des creux. [...] Alors qu'en métropole on lit parce que leur saison est régulière. » (Gerard)

Il convoque également des études extérieures pour étayer l'idée d'un climat marquisien favorable lié à la proximité de l'équateur, articulant savoir scientifique et conviction de la singularité de l'archipel.

« Pourquoi, aux Marquises, il y a par exemple plus de poissons ? Parce que quand on regarde les études qui ont été faites, la température c'est invariable. [...] Quand la société Morinda est venue aux Marquises, c'était pour le noni. [...] Ils ont trouvé que tous les fruits étaient meilleurs aux Marquises. [...] Parce que les Marquises, c'est le bon climat, c'est près de l'équateur. » (Gerard)

« D'après les ingénieurs, y'a pas de cyclone parce qu'on est près de l'équateur. » (Gerard)

Chez lui, le savoir des anciens n'est pas opposé à la science mais reconnu comme un mode de connaissance légitime de la matière, comme en témoigne le souvenir de l'ancien lui apprenant à lire le fil du tamanu.

« J'ai fait des études aussi avec les anciens. Une fois j'étais avec un vieux. Je devais avoir 16 ans. Il est en train de faire une selle de cheval avec du tamanu. [...] Il me dit que l'arbre a un côté plus facile et un côté plus difficile à travailler, à cause des veines qui ne vont pas forcément dans le même sens. Il m'a épaté. » (Gerard)

Il situe néanmoins ce savoir ancien dans une trajectoire où les anciennes croyances cèdent la place à une explication qu'il qualifie de plus civilisée, marquant une forme d'adhésion au cadre rationnel et scientifique.

« À l'époque c'était ça, c'était les croyances, mais maintenant on est plus, on va dire, civilisé. » (Gerard)

Camille adopte une position plus tranchée encore en faveur de la science, qu'elle place explicitement au-dessus du discours religieux tout en reconnaissant l'importance d'écouter les croyances.

« En tout cas moi je crois quand même les scientifiques. Avant de croire les religieux ou la religion, même si c'est quand même important de les écouter, de connaître les croyances des gens et tout, mais aujourd'hui moi je crois plus les scientifiques. [...] En tout cas je rejoins les scientifiques quand ils disent que, forcément, c'est encore l'humain qui est responsable. » (Camille)

Si la confiance envers la science est globalement réelle, la confiance envers les acteurs politiques apparaît en revanche fortement érodée, et c'est là le point le plus déterminant pour la DPE. Cette défiance prend chez Steven une dimension politique large, mêlant soupçon d'opacité et conscience coloniale.

« De plus en plus, les gens s'en rendent compte, on a de moins en moins confiance en nos politiques donc on va aller chercher les choses. [...] La Polynésie française c'est une bombe à retardement car il y a plein de choses qui ne sont pas dites. » (Steven)

Il rappelle aussi, à propos des messages diffusés pendant le COVID, la fragilité d'un discours officiel qui se fissure dès qu'une parole concurrente circule, ce qui souligne la volatilité de la confiance envers les communications institutionnelles.

« On a de moins en moins confiance en nos politiques donc on va aller chercher les choses. [...] Il suffisait qu'on croise quelqu'un qui avait un autre discours pour que ça fasse travailler la tête [à propos des messages COVID à la radio]. » (Steven)

Gerard prolonge cette défiance politique en désignant explicitement le Pays comme responsable d'un système économique délétère, dans une logique proche de ce que Rudiak-Gould (2014) nomme l'*industrial blame*, où la responsabilité du dérèglement est imputée aux pouvoirs qui organisent la consommation et la dépendance.

« C'est pour ça qu'on disait que le plus grand voleur c'est le Pays car il tient tout ça. C'est ça le problème, c'est l'économie. Regarde à Tahiti, le problème de la circulation, ça c'est à qui la faute ? C'est au gouvernement et personne ne leur dit. Qui encourage le travail en ville, qui encourage à vendre des voitures ? » (Gerard)

Cette défiance se nourrit enfin de constats très concrets de défaillance des services publics, au premier rang desquels l'absence d'eau potable dans la capitale de l'archipel, que Camille juge à la fois anormale et révélatrice d'un décalage profond entre les promesses et la réalité.

« Le vrai problème, il est toujours le même : c'est les fonds, c'est l'argent. [...] Les projets sont là mais ils n'ont pas de sous. Surtout qu'apparemment ils ont déjà dépensé beaucoup [...] et ça n'a rien donné quoi. [...] On est en 2026 et ils n'ont toujours pas d'eau potable. [...] Je ne trouve pas normal qu'il n'y ait pas d'eau potable. C'est la capitale, c'est fou. » (Camille)

Ce déséquilibre entre une confiance scientifique réelle et une défiance politique marquée a des implications directes pour la DPE. La crédibilité d'un message climatique dépendra moins de sa rigueur scientifique, globalement acceptée, que de l'identité de celui qui le porte. Un discours perçu comme émanant directement du Pays ou de l'État, dans un contexte de soupçon d'opacité, de mémoire coloniale

et de services publics défaillants, risque d’être disqualifié avant même d’être entendu. Il convient donc de s’appuyer sur des figures locales légitimes qui articulent déjà savoir d’expérience et savoir scientifique, plutôt que sur une parole institutionnelle surplombante. La collaboration avec l’Académie marquisienne et le rapprochement avec des chercheur·euses travaillant déjà sur l’archipel, comme Hugo Comes, constituent à cet égard des leviers pour ancrer le discours scientifique dans une légitimité locale et non importée. De même, valoriser les savoirs écologiques des agriculteur·trices, éleveur·euses et pêcheur·euses dispersé·es sur l’île, en les présentant comme des connaissances qui dialoguent avec la science plutôt qu’elles ne s’y soumettent, répond directement à la manière dont les habitant·es construisent et accordent leur confiance.

7-Utilisation des nouveaux médias numériques

FORT

Le rapport aux médias numériques à Nuku-Hiva est ambivalent et fortement contrasté selon les générations et les baies. Les nouveaux médias y apparaissent à la fois comme un canal d'information potentiellement utile et comme un facteur de rupture dans la transmission des savoirs, les canaux plus anciens (radio, bouche-à-oreille et église) conservent une place centrale qu'il serait imprudent de négliger.

La donnée directement opérationnelle vient de Steven, qui identifie les réseaux sociaux comme un outil de communication efficace et complet, capable de diffuser une information que les chaînes officielles ne relaient pas et de laisser à l'utilisateur la maîtrise de ce qu'il consulte.

« Pour la communication c'est les réseaux sociaux. Tu as tout dessus, même des infos que les infos [chaînes officielles] n'ont pas, avec les *lives*. Surtout les faits divers. Et grâce à ça tu peux trier ce que tu veux voir. Il faut après tout utiliser la radio, la télévision, les réseaux sociaux, mais aussi le bouche-à-oreille, les affichages. Le bouche-à-oreille fonctionne bien. Aussi, s'il y a des réunions, les gens vont venir. Et il y a aussi l'église. » (Steven)

Sa position est précieuse car elle ne réduit pas la communication aux seuls réseaux sociaux mais les inscrit dans un écosystème médiatique plus large où coexistent supports numériques et canaux traditionnels. Il insiste en particulier sur l'efficacité du bouche-à-oreille, des réunions et de l'église, qui restent des vecteurs puissants de circulation de l'information sur l'île.

La radio occupe une place particulièrement structurante, notamment pour les générations plus âgées, comme en témoigne le père de Camille, qui s'informe des transformations climatiques par ce canal et y puise les éléments qui confirment sa perception d'un dérèglement.

« On écoute la radio pour tous ces changements, quoi. » (Père de Camille)

« Ici, il y a la Polynésie première. » (Père de Camille)

C'est d'ailleurs par la radio qu'il prend la mesure de phénomènes qu'il ne vit pas directement, comme les inondations à Tahiti ou le recul du trait de côte aux Tuamotu, ce qui montre le rôle de ce média dans la construction d'une conscience du changement climatique à distance.

« Ah oui c'est vrai : à Tahiti j'entends parler des inondations mais avant il n'y avait pas ça. Si il pleuvait beaucoup mais il n'y avait pas d'inondation comme ça. Là ça a vraiment changé parce

que nous aussi on a habité à Tahiti. Il n'y avait pas autant d'inondations que maintenant. Quand j'entends la radio, waouh. Non là c'est un changement climatique, là. » (Père de Camille)

« Et au Tuamotu aussi j'entends à la radio. Avant, il y avait 20 mètres de rivages de terre et là ça s'est retiré et ça craint vraiment. » (Père de Camille)

Ce poids de la radio et du bouche-à-oreille s'explique aussi par une histoire récente de la connectivité sur l'île, marquée par une arrivée tardive d'internet. Camille rappelle que l'information circulait jusqu'à peu uniquement de bouche à oreille, faute de réseau, et que l'équipement numérique est désormais présent mais s'accompagne d'un certain décrochage vis-à-vis de l'actualité.

« C'était que le bouche-à-oreille parce que moi les réseaux sociaux, surtout qu'à l'époque y'avait pas du tout de wifi, y'avait pas de réseau, fin c'était compliqué. Aujourd'hui ça y est on a le wifi, on a la télé, on a du réseau, on a le téléphone fixe. Mais à l'époque c'était pas comme ça quoi. » (Camille)

Face à ces usages positifs ou pragmatiques, les médias numériques sont aussi perçus, en particulier chez les plus âgées, comme un facteur de rupture de la transmission et de désengagement vis-à-vis du milieu. Le smartphone est ainsi décrit comme un obstacle à la conversation et à la sociabilité familiale.

« Maintenant, ils sont tous sur leur vini. Il n'y a plus de conversation avec eux, même à table. » (Anne-Sophie)

Pour Steven, cette rupture touche directement la transmission des savoirs culturels (déjà évoqué en section 1), qui ne peut selon lui se faire par écran interposé sans perdre l'essentiel de ce qui se transmet dans le geste et la présence.

« Sinon, ils n'ont qu'à aller voir sur YouTube mais ce sera pas pareil. » (Steven, sur la transmission du savoir culturel)

Camille relie enfin l'arrivée du numérique à une transformation plus profonde du rapport à la nature, les générations équipées étant à ses yeux moins respectueuses du milieu que celles qui ont grandi sans télévision ni téléphone.

« Le téléphone est arrivé. Moi, je fais partie de l'époque où on n'avait pas le téléphone. Mais depuis que c'est là... les générations d'après, c'est devenu compliqué. En fait ils n'ont plus trop ce respect de la nature que ceux qui vivaient avant sans la télé, sans le téléphone. » (Camille)

Il faut enfin noter, comme donnée significative en creux, que plusieurs interlocuteur·trices ne mobilisent à aucun moment les réseaux sociaux comme source de leur savoir climatique. Keanui affirme au contraire tenir sa connaissance du ressenti et de l'échange interpersonnel, et le père de Camille comme Gerard se réfèrent aux médias institutionnels, radio ou météo, dont la faillibilité est par ailleurs relevée. Cependant, les informations locales circulent largement sur les pages Facebook relatives à Nuku-Hiva ou aux Marquises mais également sur les pages plus générales de Tahiti pour avoir accès aux

informations qui peuvent impliquer des proches. Dans les principaux groupes locaux¹⁰ sur le sujet de l'environnement, il y a peu de réactions comparé à d'autres sujets, et le changement climatique et ses effets en suscitent encore moins. Toutefois, lorsque ces sujets sont évoqués, il ne semble pas y avoir de commentaires contredisant la réalité du changement climatique.

Cette configuration médiatique a plusieurs implications. À Nuku-Hiva, les réseaux sociaux ne peuvent constituer le canal principal d'une campagne mais doivent être pensés comme un support complémentaire d'un dispositif articulant la radio (Polynésie première) écoutée des aîné·es, le bouche-à-oreille, les réunions publiques et les relais communautaires comme l'église. Parmi les supports numériques, Facebook apparaît comme le médium le plus intéressant à mobiliser, car c'est là que circulent largement les informations locales à travers les pages et groupes relatifs à Nuku-Hiva et aux Marquises, ainsi que les pages plus générales de Tahiti que suivent les habitant·es pour rester en lien avec leurs proches. Le fait que les sujets environnementaux y suscitent peu de réactions, sans pour autant provoquer de commentaires climatosceptiques, indique qu'il existe sur ce canal un espace disponible et non conflictuel qu'une communication ancrée et bien cadrée pourrait investir pour donner davantage de visibilité au changement climatique. Il convient par ailleurs d'éviter le registre anxiogène et le vocabulaire technique non traduit, et de privilégier des contenus ancrés dans la réalité locale et portés par des figures légitimes. Enfin, la perception du numérique comme facteur de rupture de la transmission invite à ne pas opposer médias modernes et savoirs hérités mais à mobiliser les outils numériques pour valoriser ces savoirs, notamment via la langue marquisienne et l'artisanat, en complément des canaux de transmission directe qui demeurent à Nuku-Hiva les plus puissants.

¹⁰ Nuku-Hiva, ta commune (page avec 4,4k followers) / Nuku-Hiva allô qui sait quoi (Groupe public avec 21,5k membres)

Conclusion

Le terrain de Nuku-Hiva présente un profil singulier au sein de l'étude, où la perception du changement climatique est rarement formulée comme telle et se trouve constamment absorbée dans des problématiques jugées plus pressantes et plus concrètes, au premier rang desquelles la question de l'eau. Les savoirs locaux restent vivaces, notamment autour de la lecture du temps, des sources et de la mémoire géomorphologique de l'île, et la langue marquisienne dispose du terme « *Te autākena* » pour le réchauffement climatique, mais celui-ci ne semble pas très répandu, d'autres formulations pouvant potentiellement exister sur la base de bricolages sémantiques, comme « *Ekēhuia te āki* ». La perception corporelle du changement, lorsqu'elle est reconnue, se traduit immédiatement en réorganisation des rythmes plutôt qu'en plainte, dans une dynamique déjà observée à Huahine et à Anaa. La nostalgie environnementale est forte, attachée à la transformation générale des paysages sous l'effet de la sécheresse, en particulier la bascule du vert au marron, et entremêlée à une nostalgie sociale et générationnelle qui englobe l'arrivée des technologies numériques.

Le point le plus structurant pour la DPE est la séparation nette entre une confiance scientifique réelle mais conditionnelle et une défiance politique profonde, cristallisée par l'absence d'eau potable dans le chef-lieu de l'archipel en 2026. Le défaitisme, lorsqu'il existe, n'est pas climatique mais économique et démographique.

Bien que non mobilisé dans les parties précédentes, le projet d'aéroport international, évoqué à plusieurs reprises au fil des entretiens, condense une aspiration au désenclavement et à l'autonomie qui témoigne du fait que, pour de nombreux·ses habitant·es, la priorité relève d'abord d'une stabilité sociale et économique et d'une capacité à retenir la jeunesse sur l'île, plutôt que d'un enjeu strictement environnemental. Le progrès et l'ouverture, davantage que la sobriété, y sont perçus comme la voie d'avenir, ce qui place la DPE devant une tension qu'il serait imprudent d'ignorer. Une communication climatique qui viendrait, même implicitement, opposer ce désir de développement à un discours de restriction risquerait d'être reçue comme une injonction venue de Tahiti contre les intérêts marquisiens, et de réactiver la défiance politique déjà vive. L'enjeu pour la DPE est donc de construire un message qui articule adaptation environnementale et projet de vie sur l'île, sans jamais faire du climat un frein au développement local mais au contraire une condition de sa durabilité.

Synthèse des recommandations à la DPE

Court terme – directement actionnable

- Expliquer les phénomènes de sécheresse en distinguant leur part localement induite, liée à la forêt de *pinus* et à un élevage fortement consommateur d'eau, de leur part relative au changement climatique global, ainsi que la manière dont ces deux dynamiques s'articulent et s'aggravent mutuellement.
- Affirmer la protection réelle que confèrent la géomorphologie de l'île et sa position proche de l'équateur, notamment vis-à-vis des régimes cycloniques, tout en insistant sur le caractère pluriel des implications du changement climatique, afin que ce sentiment de refuge ne se retourne pas en distanciation totale vis-à-vis du phénomène.
- Expliciter la différence climatique interne à l'île au vu de sa diversité écologique, en montrant que le changement climatique se donne à percevoir non par une uniformisation des ressentis mais par une intensification des contrastes microclimatiques déjà connus et éprouvés localement.
- Mobiliser une stratégie multicanale additive plutôt que centrée sur un seul support, en combinant réseaux sociaux, radio, Polynésie première écoutée des aînés et unique chaîne, affichages, réunions publiques et relais par l'église et le bouche-à-oreille, conformément à ce qui est explicitement décrit comme efficace par les habitant·es elles·eux-mêmes. Privilégier Facebook parmi les supports numériques, canal sur lequel circulent largement les informations locales et où subsiste un espace disponible et qui semble non conflictuel sur les questions environnementales.
- Utiliser la transformation des paysages marqués par la sécheresse, en particulier le contraste entre le vert d'autrefois et le marron d'aujourd'hui, comme point d'entrée concret pour parler des effets actuels du changement climatique.

Moyen terme – partenariats à construire

- S'appuyer sur des figures locales légitimes, autorités communales, agriculteur·trices, éleveur·euses et pêcheur·euses reconnu·es, sculpteur·trices plutôt que sur un discours descendant porté depuis Tahiti, afin de contourner la défiance politique préexistante et de mobiliser leurs savoirs écologiques situés comme points d'ancrage du discours climatique.
- Collaborer avec l'Académie marquisienne de Nuku-Hiva pour ancrer le vocabulaire climatique dans un cadre linguistique légitime et partagé, en privilégiant l'emploi de « E *kēhuià te àki* » ou d'une formulation pour le changement climatique (et non réchauffement climatique) qui englobe l'ensemble des conséquences plutôt que la seule hausse des températures.

- Se rapprocher d'Hugo Comes, doctorant travaillant sur les changements socio-écosystémiques sur l'ensemble de l'archipel des Marquises, dont les travaux constituent une ressource précieuse pour documenter finement les transformations à l'échelle de l'archipel et affiner le cadrage local de la communication.
- Documenter les effets du changement climatique sur les essences clés de l'artisanat marquisien, le bois de rose (miro) et le noyer du Pacifique (tau), qui ne sont pas seulement des ressources écologiques mais le support d'une économie et d'une identité artisanales, afin d'articuler enjeu environnemental et enjeu culturel et de donner à cette documentation une fonction de soutien aux habitant·es déjà engagé·es dans ces plantations.
- Parler davantage des effets sur la ressource marine, acidification de l'océan, réchauffement de l'eau et déplacement des bancs de poissons, enjeux encore peu présents dans la perception locale mais directement liés à l'activité halieutique de l'île.

Long terme – travail de fond sur le cadrage

- Articuler systématiquement la communication climatique aux préoccupations économiques et démographiques de maintien de la jeunesse sur l'île, en reliant adaptation environnementale et possibilité de continuer à vivre et travailler à Nuku-Hiva, plutôt qu'en isolant le climat comme enjeu abstrait.
- Veiller, à l'inverse de ce qui est préconisé à Anaa, à ne pas porter une communication trop centrée sur la sobriété ou sur les effets délétères du tourisme de masse, car dans le contexte du projet d'aéroport international, un tel message pourrait être interprété comme une campagne venue de Tahiti contre le désenclavement et l'autonomie de l'île. Positionner au contraire le climat comme une condition de durabilité du développement local plutôt que comme un frein à celui-ci.
- Reconnaître l'ambivalence du numérique, qui est à la fois le canal le plus efficace et un vecteur perçu de rupture du lien à la nature, en l'adossant systématiquement à des actions de proximité et de transmission intergénérationnelle, afin que la campagne soit reçue comme un soutien au « respect de la nature » et non comme un facteur supplémentaire de son érosion.

Bibliographie

Berkes, F. (2017). *Sacred ecology* (4th ed.). Routledge.

Chateau-Degat, M.-L., Chinain, M., Cerf, N., Gingras, S., Hubert, B., & Dewailly, É. (2005). Seawater temperature, *Gambierdiscus* spp. variability and incidence of ciguatera poisoning in French Polynesia. *Harmful Algae*, 4(6), 1053–1062. <https://doi.org/10.1016/j.hal.2005.03.003>

Cunsolo, A., & Ellis, N. R. (2018). Ecological grief as a mental health response to climate change-related loss. *Nature Climate Change*, 8(4), 275–281. <https://doi.org/10.1038/s41558-018-0092-2>

Douglas, M., & Wildavsky, A. (1982). *Risk and culture: An essay on the selection of technological and environmental dangers*. University of California Press.

Ingold, T. (2000). *The perception of the environment: Essays on livelihood, dwelling and skill*. Routledge.

Leclercq, M., & Sabinot, C. (2025). Le faaapu : prendre soin de sa terre, prendre soin de soi [Communication]. Colloque « L'alimentation en Océanie ». HAL-05402862. <https://hal.science/hal-05402862>

Magnan, A., Duvat, V., & Garnier, E. (2012). Reconstituer les « trajectoires de vulnérabilité » pour penser différemment l'adaptation au changement climatique. *Natures Sciences Sociétés*, 20(1), 82–91.

Rudiak-Gould, P. (2014). Climate change and accusation: Global warming and local blame in a small island state. *Current Anthropology*, 55(4), 365–386. <https://doi.org/10.1086/676969>

Sabinot, C., & Lescureux, N. (2019). Local ecological knowledge and the viability of the relationships with the environment. Dans O. Barrière, M. Behnassi, D. Gilbert, V. Douzal, M. Fargette, T. Libourel, M. Loireau, L. Pascal, C. Prost, V. Ravena Canete, F. Seyler, & S. Morand (Éds.), *Coviability of social and ecological systems: reconnecting mankind to the biosphere in an era of global change*. Vol. 1: The foundations of a new paradigm, 211–222. Springer. <https://doi.org/10.1007/978-3-319-78497-7>